

chacun en une amende de 10,500 fr., applicable aux enfants abandonnés.

Fixe à un an la durée de la contrainte par corps.

Les condamnés aux frais pour tous dommages-intérêts.

M. Goubie, l'un des inculpés dont la cause a été disjointe, ne se trouve pas frappé par ce jugement.

Le général Niel, qui vient d'être nommé maréchal, est né à Muret (Haute-Garonne). En 1848, il était colonel du génie à Montpellier. Général de division, chargé du siège de Bomarsund, la prise de cette forteresse lui valut le titre d'aide-de-camp de l'empereur. Il se rendit en Crimée avec la mission d'instruire l'empereur de l'exacte situation de l'armée, consacra quelques semaines à visiter minutieusement les travaux entrepris et formula son opinion dans les conclusions suivantes : l'investissement total de Sébastopol pour amener les différents parties du siège dans les conditions régulières et possibles, et l'attaque du côté de Malakoff. Trois mois plus tard, il prit le commandement en chef du génie de l'armée d'Orient, et dirigea, en ce double sens, le siège de la place. Quelques jours après l'assaut définitif, il reçut les insignes de grand-croix de la Légion-d'honneur. Il est l'auteur d'un mémoire sur la campagne de Crimée, et il est, depuis le commencement de la guerre d'Italie, commandant en chef du quatrième corps d'armée.

Deux Anglais qui demeuraient à Côme chez le marquis Brivio, ont failli payer cher leurs sympathies autrichiennes. Convaincus d'avoir donné, le 27 mai, d'utiles informations au général Urban, ils ont eu beaucoup de peine à échapper à la vindicte populaire, et c'est au commissaire royal, M. Visconti, qu'ils doivent leur salut.

Le Messenger a reçu de Brescia, le 22 juin, une correspondance dont nous détachons les lignes suivantes :

Les Autrichiens nous inondent d'espions. On en arrête tous les jours. Hier encore, à Brescia, un major et un capitaine autrichiens ont été pris, travestis en marchands, et venant explorer nos positions. — A Milan, j'ai vu arrêter de faux zouaves, qui, sous l'uniforme du 2^e régiment, se mêlaient à nos soldats dans les cafés et les tavernes, et les questionnaient de mille façons. — C'étaient, m'a-t-on dit, des Suisses parlant très bien français. L'un d'eux vint s'adresser à un caporal de grenadiers de la garde, qui sortait justement du 2^e zouaves, et qui, flairant la trahison, l'emmena de force à la place. Je ne sais pas trop quel sort le quartier général français fait subir à ces individus ; les Piémontais les fusillent, et ont raison. — Quant au peuple, gare à ceux qui tombent entre ses mains !

A propos de ce sujet, il me revient un trait ingénieux d'un colonel président le conseil de guerre à Turin.

On jugeait un homme, suspecté d'être agent autrichien, et qui se donnait pour un commerçant milanais, mais sans pouvoir justifier de sa venue en Piémont. Il prétendait avoir perdu ses papiers, et se défendait avec aplomb. Il se tenait debout devant le conseil. — « Accusé, dit tout d'un coup le colonel, avancez un peu, je n'entends pas bien. — L'autre obéit. — « Vous êtes parti nettement du pied gauche, mon ami, les bras au corps, par instinct, le petit doigt à la couture de pantalon. Vous êtes un soldat déguisé. Nous vous connaissons maintenant. — Et de fait, c'était vrai, et l'homme l'avoua, tout suffoqué.

Un ecclésiastique de Châteauroux adresse à l'Univers la lettre suivante :

Je récitais hier l'office des morts dans l'église de Saint-Martial, sur le cercueil d'un pauvre épileptique décédé au dépôt de mendicité. J'étais seul, hélas ! à prier, le défunt n'ayant dans ce pays ni parents ni amis pour entourer ses dépouilles mortelles.

Quatre chasseurs d'Afrique de passage à Châteauroux, faisant partie du troisième bataillon, et portant tous quatre sur la poitrine les noms glorieux de l'Alma, d'Inkermann et de Sébastopol, entrèrent alors dans l'église déserte. Cette solitude autour de ce cercueil les toucha-t-elle et leur mit-elle au cœur un sentiment de religieuse pitié ?

Je le pensai avec attendrissement et reconnaissance. Ils s'agenouillèrent et restèrent ainsi prosternés jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre. Quand le convoi quitta l'église pour se rendre au cimetière, tous quatre se levèrent ; je n'en espérais pas davantage et j'aurais voulu les remercier au nom de Dieu de ce qu'ils venaient de faire.

Mais quelle ne fut pas ma pieuse surprise de les voir se placer derrière la voiture de deuil et la suivre avec recueillement, le képi à la main ! Ceux qui les virent ainsi passer purent croire qu'ils accompagnaient un parent, un ami, un frère d'armes. Je savais qu'il n'en était rien. Ils venaient, eux, de Toulouse, et n'étaient arrivés que depuis quelques heures à Châteauroux avec leur bataillon, et le pauvre défunt, habitant du dépôt de mendicité depuis plusieurs années, natif de quelque coin du département de l'Indre, leur était à coup sûr parfaitement inconnu.

Quand nous eûmes parcouru les huit ou neuf cents mètres qui séparent la paroisse du cimetière (notez que ces bons militaires venaient de faire une longue étape) et que nous fûmes arrivés au bord de la tombe, ils fléchirent le genou sur la terre sainte ; un soldat du train des équipages, en garnison à Châteauroux, s'était joint à eux ; tous cinq, dans un recueillement parfait, récitèrent alors des prières pendant que j'achevais la cérémonie. Celui des cinq que je remarquai plus pieusement absorbé dans ses oraisons avait, suspendue à côté de la médaille de Crimée, la glorieuse médaille militaire.

Je sortais du cimetière quand l'un d'eux, s'approchant en me saluant, me fournit l'occasion que je désirais de les féliciter tous de leur admirable conduite. « Vous venez de faire une bonne action, leur dis-je ; Dieu vous bénira, mes braves amis, d'avoir accompagné ce pauvre délaissé jusqu'à sa dernière demeure. »

« Que voulez-vous, monsieur l'abbé, me fut-il répondu, nous avons vu que personne n'était là pour suivre le cercueil ; cela nous a fait de

la peine ; alors nous avons pensé qu'un jour aussi, peut-être, nous pourrions bien descendre abandonnés dans la terre, et nous nous sommes réunis à vous, dans l'espérance que le bon Dieu inspirerait à quelques autres la bonne pensée de venir jeter de l'eau bénite sur notre tombe et réciter une prière pour le repos de nos âmes ! »

Je leur serrai la main, en leur souhaitant toutes les bénédictions du Ciel. J'avais les larmes dans les yeux et la plus douce des émotions dans le cœur.

Les Chinois qui, si souvent, ont précédé les Européens dans la voie des découvertes, semblent s'être occupés de pisciculture bien avant nous. Mais le moyen dont ils se servent aujourd'hui pour faire éclore le frai du poisson et le garantir des accidents qui en détruisent ordinairement une grande partie, ne ressemble pas à ceux que nous employons. Voici comment ils procèdent : après avoir recueilli avec soin, sur le bord et sur la surface de l'eau, toutes les masses gélatines qui contiennent le frai du poisson, les pêcheurs chinois remplissent de cette matière la coque d'un œuf de poule qu'ils ont vidé auparavant, et la mettent sous une poule qui couve. Au bout d'un certain nombre de jours, ils rompent la coque en la plongeant avec son contenu dans de l'eau chauffée au soleil, et le jeune frai ne tarde pas à éclore. On le garde ensuite dans de l'eau pure et fraîche, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour être mêlé dans l'étang avec les autres poissons. La vente du frai destiné à cet usage, forme, en Chine, une branche de commerce assez considérable.

Voici le sommaire du dernier numéro de l'Illustration (25 juin 1859) :

Histoire de la semaine. — L'Autriche et l'Italie. — Courrier de Paris. — Nouveau théâtre à Constantinople. — Correspondance d'Italie. — La guerre d'Italie. — Paris à vol d'omnibus (suite). — Gazette du palais. — La fille aux pieds nus (suite). — Salon de 1859 (suite). — Rapport du maréchal Baraguey-d'Hilliers sur le combat de Melegnano. — Une circulaire de M. de Cavour. — Un Montyon indien. — Publications nouvelles. — Lettre d'un étudiant. — Annonces et avis divers.

Gravures : Présentation d'un drapeau autrichien envoyé par l'Empereur à l'Impératrice. — Exercices gymnastiques à la Porte-Saint-Martin. — Dessin du portrait de M. Collas. — Le théâtre de Dolma-Bagechte, à Constantinople. — Correspondance de l'armée d'Italie. — Passage de l'armée sur le Pont du Tessin. — Passage du Sesio. — Passage de troupes dans Calcio-Trivigliano. — Quartier général. — Pas-

sage de l'Adda à Cassano. — Le 3^e zouaves à Palestro, grande composition acquise par S. M. l'Empereur. — L'Empereur au bourg de Trivigliano. — Entrée du Roi de Sardaigne à Brescia. — Vue de Bergame. — Salon : les Brigades de Schiller, par M. Henneberg ; le Rappel des glorieuses, par M. Breton ; Episode d'un combat en Crimée, par M. Janet Lange. — Campement des troupes sur la grande place de Trivigliano. — Passage de l'Oglio. — Rébus.

On s'abonne à Paris, rue Richelieu, 60, et chez J. Reboix, 20, rue Neuve, Roubaix.

Prix d'abonnement : Paris et les départements 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr. — Etranger, les droits de poste en sus.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Séance du 26 juin 1859.

Sommes versées par 27 déposants, dont 8 nouveaux fr. 4,480 00
32 demandes en remboursements effectués. fr. 10,787 00
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. Lepoutre-Parent et Duhamel-Lefebvre, directeurs.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Produits de la semaine du 11 au 17 juin 1859.

Nombre de voyageurs, 177,739.
Produit des voyageurs. 419,579 34
Bagages, marchandises, etc. 636,802 85
Produit total. 1,055,382 19

Semaine correspondante de 1858.

Nombre de voyageurs, 167,395.
Produit des voyageurs. 401,203 78
Bagages, marchandises, etc. 566,959 52
Produit total. 968,163 30
Différence en plus pour 1859. 87,218 89
Soit : 9 01 %.

Produit par kilomètre.

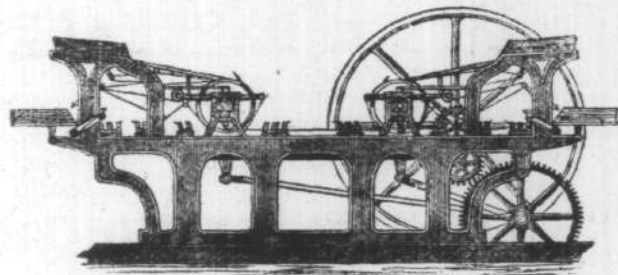
1859 — 964 kilomètres exploités. 1,094 »
1858 — 862 idem 1,123 »
Différence en moins pour 1859. 29 »
Soit : 2 58 %.
Produit total du 1^{er} (1859). 24,772,196 62
janvier au 17 juin. (1858). 23,534,678 63
Différence en plus pour 1859. 1,217,517 99
Soit : 5 17 %.

Excellentes montres d'or, garanties 4 ans, de la maison LAURANT, de Paris, un des premiers établissements de confiance qui, ayant sa fabrique particulière, peut offrir sur tous les prix marqués, une diminution de 10 francs par montre d'or et 8 francs par montre d'argent aux personnes qui achèteront à terme, et un rabais de 15 francs par montre d'or et 10 francs par montre d'argent à celles qui paieront comptant. S'adresser à M. DEHOORNE, rue du Chemin-Vert, 33, à Roubaix. (1549 - H. 5073)

M. HILAIRE, horloger, rue Princesse, 16, à Paris, est le seul qui vend de confiance des montres en OR, échappement à cylindre, huit jours rubis, au prix de 85 fr. et garantie 2 ans. Les personnes qui envoieront un mandat sur la poste recevront, comme toujours, leurs montres dès le lendemain de leur demande. (1548 - H. 5074)

Pour tous les articles non signés, J. Reboix.

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX
IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE
20, RUE NEUVE
ROUBAIX.

ne font qu'entretenir une faiblesse qui, sans être ni de la haine, ni de l'amour, flotte sans cesse entre les deux. J'ai pitié de vous, madame.

— Ménagez-moi !

— J'ai supporté plus de vingt ans, sans faire un pas pour le laver, le déshonneur dont vous nous avez souillés tous les deux.

— Vous me déchirez le cœur.

— Pendant plus de vingt ans, madame, j'ai attendu le jour où vous me rendriez à moi-même, à mon honneur, à mon devoir et à ma tranquillité.

— O mon Dieu !

— Mon oreille a attendu pendant plus de vingt ans un seul mot de vos lèvres, ce mot digne de vous et de moi, et qui peut réparer en un moment vingt années de honteuse négligence, le mot : vengeance !

— Ah, monsieur !

— Mais, j'ai vainement attendu.

La princesse était pâle et tremblante devant lui.

« Je vous ai aimée, madame, aimée comme jamais mortel n'a aimé. L'amour m'a transformé d'abord en votre ombre, puis en votre esclave. Vous n'auriez eu qu'à m'ordonner de mourir pour me voir expirer à vos pieds. Vous m'avez trompé, et j'ai pardonné ; mais je ne pardonnerai jamais que vous ayez été trompée vous-même, parce que je me sens par là doublement trompé.

« Par amour, j'ai sauvé votre honneur aux yeux du monde, et j'ai fait taire la voix du mien propre. Que voulez-vous encore de plus, madame ? Exigez-vous que je traîne durant ma vie entière le fardeau de votre crime, et que son ombre souille mon nom jusque dans le tom-

beau ? Vous oubliez que je suis un homme. Le monde porte un jugement plus sévère sur moi que sur vous : par amour pour vous, j'ai jusqu'à présent fait abnégation de moi-même ; mais il faut que cela cesse.

— Qu'exigez-vous donc de moi, monsieur ? Parlez ?

— Je veux avoir ce que vous m'avez juré autrefois... votre amour !

La princesse attachait sur lui un regard froid et sombre.

« Je redemande seulement, poursuivit-il, ce que j'ai déjà possédé. »

Elle pencha la tête sans répondre.

« Mais il ne suffit pas, madame, que vous me rendiez votre amour : je ne crois plus aux promesses ni à l'honneur ; il me faut donc aussi un gage qui me tranquillise pour l'avenir.

— Et lequel ? demanda-t-elle en proie à un violent frisson.

— Vous ne le savez que trop bien, madame : vous chargerez vous-même le pistolet, et vous me le remettrez en me disant : Venge-toi.

— Jamais ! » répondit-elle avec effroi.

Mais Weissenbourg ne se laissa pas ébranler. « Si vous placez de nouveau devant l'autel votre main ainsi dans la mienne, poursuivit-il, vous saurez aussi que vous la mettez dans une main qui... a tué... »

— Jamais ! non, jamais ! Dieu tout puissant, n'abandonne pas ma raison !

— Le Ciel vous a abandonnée, madame ; inutile de l'implorer, il ne vous écoute plus !

— Vous êtes plus cruel que jamais, pourquoi ce changement soudain à mon égard ? Ne sommes-nous pas tous les deux les mêmes que précédemment ?

— Non, madame : ni l'un, ni l'autre, n'est

resté le même, parce que la journée d'hier nous a conduit bien plus loin que nous n'avions jamais été jusque-là. Vous avez vu comme votre crime imprime son sceau à tous ceux qui tiennent à vous... comme votre déshonneur rejaillit aussi sur celui que vous...

— Miséricorde ! dit la princesse d'une voix suppliante. Pas un mot de plus. Ah ! tu ne peux me punir si durement, que déjà ma conscience me m'a puni plus cruellement encore. Silence ! au nom de la Providence éternelle... »

— Cet événement vous remplit d'une épouvante, d'un effroi si profond que vous ne pouvez même entendre nommer celui... néanmoins... ô honte et infamie !... j'ai vu dans vos yeux plutôt encore de l'amour que de la haine pour lui... »

Opressé par la douleur, il s'arrêta un instant.

« Tout espoir est perdu. Je n'ai plus rien à attendre, maintenant que je me suis vu trompé même dans ce moment sur lequel j'avais compté vingt ans, dans cette circonstance, où tout aurait dû céder devant l'amour maternel. Songez quel coup a frappé un innocent, et dans quel moment : le bonheur, un bonheur qu'il mérite, allait couronner un amour ardent et sincère. Songez quel châtement terrible entraine votre amour. Je ne parle point de vos propres souffrances, car vous subissez les conséquences de votre conduite... Mais la Providence vous punit en lui, en cet innocent qu'elle ne frappe que parce qu'il est le fruit de votre faute. Songez à son avenir, madame. Il ne vous connaît pas, il ignore quelle est l'invisible main qui fait descendre sur sa vie le malheur et la malédiction, et qui porte la désolation dans son cœur ; mais avec l'espoir et l'amour la foi s'envolera de son

âme, et quand il maudira le ciel et la terre, ce sera... remarquez-le bien... sur votre tête qu'il attirera la malédiction. »

Anéantie, la princesse se laissa tomber à genoux près du fauteuil sur lequel elle s'appuyait.

« Vous savez ce que j'exige de vous, poursuivit Weissenbourg ; mais vous ignorez encore ce que je compte vous donner en échange. Ecoutez-moi. Je vous jurerais au pied de la croix, madame, que je reconnais votre fils pour le mien, à la face du Ciel et de la terre. Et, si l'amour suffit, la terre ne soupçonnera pas qu'il en est autrement, et le Ciel l'oubliera. Eh bien, répondez-moi. Son honneur, le vôtre et le mien dépendent de votre décision... Vous vous taisez... ? »

— Laissez-moi respirer, laissez-moi réfléchir... Vous voulez... »

— Que vous me mettiez vous-même en main l'arme meurtrière.

— Je comprends... je la chargerai.

— Que vous me disiez : Vengeance !

— Vengeance ? Oui, je dis : Vengeance !

— Et votre main... »

— Vous appartenez.

— Et votre cœur... »

— Il se brise. Mon Dieu, emmenez-moi.

— Pas encore, madame. Vous avez balancé trop longtemps pour que je me livre à des espérances que je ne dois qu'à votre imagination surexcitée. Afin de me convaincre que vous êtes bien décidée à suivre courageusement la voie que je vous ai tracée, il faut que vous osiez le revoir, lui dire qui vous êtes et quel sort l'attend. Tenez, madame, voici mon gant, il faut que vous le jetiez à ses pieds. Vous m'entendez... »

(La suite au prochain numéro).